fait, pour un auteur déterminé. Mais combien faudra-t-il d'ouvrages massifs de ce genre pour faire avancer notre science du latin vulgaire? N'est-ce pas un peu là le genre de travail qui consiste à traiter des tonnes de minerai pour en extraire des parcelles de métal? N'y a-t-il pas une autre méthode, qui consisterait à partir non d'un auteur, mais d'un fait de langue, pour en poursuivre l'étude à travers toute une époque, tout un genre, toute une littérature? Je conseille, par exemple, à de jeunes travailleurs de relever dans l'*Index* établi par M. Svennung des notions telles que : Bedeutungsverschiebung, Deklinationswechsel, Dichtersprache, Erstarrung, Griechische Parallelen, Hyperurbanismus, Kontamination, Romanische Parallelen, Variation, etc., etc., ou de prendre tel chapitre de la Table des matières et d'en faire le sujet d'une monographie poursuivie soit à travers tout le latin de basse époque, soit justement à travers les auteurs qui représentent ce latin technique-vulgaire ; et la synthèse de ces monographies de faits ou d'emplois sera plus facile que la synthèse de monographies d'écrivains.

Il reste qu'à ces chercheurs éventuels M. Svennung aura singulièrement facilité la tâche en posant, à propos d'un auteur qu'il connaît bien (et qu'il a du reste réhabilité dans son authenticité ; cf. la polémique avec M. Widstrand, p. 23-102), toutes les questions essentielles.

J. Marouzeau.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé.

— *Plaute*, t. IV : *Menaechmi*, *Mercator*, *Miles Gloriosus*, texte établi et traduit par A. Ernout : 1936, 280 pages doubles, 30 francs.

Le hasard de l'ordre alphabétique a réuni dans ce volume trois pièces très différentes, même par la forme extérieure : la première est remarquable par l'abondance des parties lyriques, « le parlé n'y dépassant guère le tiers du chiffre total des vers » ; les deux autres sont d'une grande pauvreté de rythmes, « le *Miles*, par exemple, n'ayant qu'un seul *canticum*, et celui-ci d'une écriture uniforme, tout entier en septénaires anapestiques ».

Je ne reprendrai pas ici ce que j'ai dit des trois volumes précédents (cf. cette *Revue*, X, p. 491 ; XII, p. 436 ; XIII, p. 376). Je mets seulement les lecteurs en garde contre la tentation qu'ils pourraient avoir de juger cette édition d'après ce qui s'y voit. Le commentaire en est nécessairement absent ; c'est la loi des volumes de cette Collection ; les rares notes qui ont pu trouver place au bas des pages ne sont qu'un avant-goût de ce que pourrait — de ce que pourra — être le commentaire que nous doit M. Ernout. Mais il faut dire que la traduction y supplée dans toute

la mesure du possible, soit par les indications scéniques ajoutées entre parenthèses, soit par les menues libertés qui permettent au traducteur de dégager les nuances de sens et de mettre en valeur les procédés d'expression. Et surtout c'est dans l'apparat critique qu'il faut chercher le matériel du commentaire, parfois à demi élaboré, en tout cas prêt à se dégager du classement méthodique des leçons, conjectures et *testimonia*. Aux éditeurs de la Collection on ne saurait trop recommander de prendre exemple sur la rédaction et la disposition de cet apparat.

J. Marouzeau.

— *Virgile, Énéide*, livres VII-XII, texte établi par R. Durand et traduit par A. Bellessort : Paris, Les Belles-Lettres, 1935, 255 pages.

Ce volume fait suite à celui qu'a publié en 1925 Henri Goelzer, dont M. A. Bellessort avait été le traducteur et M. R. Durand le réviseur. La mort du regretté Goelzer ayant interrompu la publication, M. R. Durand la continue en passant du rôle de réviseur à celui d'éditeur.

Pendant ces dernières années, l'édition des auteurs anciens est entrée dans une nouvelle phase : un très grand respect à l'égard du texte traditionnel en est la consigne. Les éditeurs n'invoquent plus la règle si souvent arbitraire de « convenance », qui a trop longtemps présidé à la critique textuelle, et du coup des vers, des tirades, des épisodes retrouvent la dignité que leur avait enlevée des crochets audacieux. Ils ne suspectent plus une leçon sans raisons objectives et évitent de faire trop large dans les corrections la part de l'imagination. Même en présence de ce qui gêne notre science actuelle du latin, ils aiment mieux expliquer que remplacer.

Cette modestie, M. R. Durand ne l'a ni apprise ni récemment acquise ; il l'a toujours portée en lui-même, dans sa science de la langue, dans sa connaissance des antiquités, dans sa prudence et sa mesure qu'avant ses lecteurs ont connues ses élèves.

Son édition est éminemment conservatrice. Je choisis au hasard quelques passages du livre VIII qui le prouvent. Sur les vers 40-41, il déclare très satisfaisant le *concessere* critiqué par Servius et le justifie par des arguments empruntés à M. J. Carcopino ; le style prophétique, employé dans ce passage, qui si souvent présente l'avenir dans le présent ou même dans le passé, milite évidemment dans le même sens. Dans le vers 65, non seulement il tient à l'écart l'archaïsme *escit*, soupçonné par L. Havet, mais il retourne pour *caput* au sens de « source », écarté par ce philologue, motivant ingénieusement sa réserve par le parallélisme du vers 75, où reparaît *exit* et où *fonte* semble une variante de *caput*. Peut-être pourrait-on contester l'équivalence *fonte-caput* et expli-

quer le retour de *exit* par l'obsession du mot, phénomène étudié par le P. Roiron. Au vers 90, il écarte la leçon *Rumone* de M, expliquée par Servius, et en faveur de laquelle a plaidé M. J. Carcopino, pour donner son adhésion à la concordance des autres manuscrits. Au vers 268 — *totum locum*, dit-il, *videtur poeta imperfectum reliquisse* — il écarte la ponctuation de M. A. Piganiol, qui fait de *domus* le sujet de *statuit*.

La réserve de M. R. Durand est d'autant plus impressionnante que l'apparat critique met en relief à chaque page, non seulement le soin et la conscience, mais aussi la pleine connaissance des difficultés et des solutions qui leur ont été données. Sur un point seul, l'éditeur, comme il le dit dans la préface, a eu les mains liées : il a dû, pour maintenir l'unité de l'ouvrage, conserver, sans l'approuver pleinement, la méthode d'orthographe adoptée par son prédécesseur.

Sur ce point en effet on pourrait formuler quelques réserves. Pour tout le reste, on peut dire que le texte de ce second livre de l'*Énéide* représente ce qu'au regard de la science actuelle nous possédons de plus sûr, de plus sage et de mieux informé parmi les éditions des poèmes virgiliens.

Quant à la traduction, le nom même de celui qui l'a signée est une garantie de son élégance. Son exactitude appelle quelques réserves. Mais il va de soi qu'une interprétation destinée au grand public ne peut avoir la rigueur de celle qu'on exige des étudiants. L'auteur peut d'autant mieux se donner les coudées franches que, quoi qu'il fasse, il ne satisfera pas tous ses lecteurs. Rien de variable, en effet, comme les goûts du public en fait de traduction ; quel que soit le système adopté, il y a des mécontents. Les uns se plaindront que la saveur latine soit encore trop proche de l'expression française, qu'on ne sente pas sous le doigt ce poli de la *iunctura* que les Anciens contrôlaient par le passage de l'ongle, *ad unguem* ; les autres estimeront que le caractère spécifique du texte a été trop peu conservé et qu'une traduction à la manière de Leconte de Lisle ferait bien mieux l'affaire.

Faut-il quelques exemples des points sur lesquels peuvent s'élever des contestations? Je les prends encore au livre VIII. Aux vers 13-14, *uiro Dardanio* est rendu par « l'homme dardanien » ; or *uiro* est amené ici à la fois par une habitude stylistique, la poésie épique remplaçant presque toujours *is* par *uir*, si bien que « le dardanien » aurait été une traduction suffisante. Au vers 15, *quid struat his coeptis*, expression employée dans VI, 235 et 271, ne contient aucun élément correspondant au verbe « cacher » ; c'est l'équivalent noble de notre expression vulgaire : « que fabrique-t-il? ». Au vers 133, *volentem* signifie « consentant » (grec : ἑθέλω) bien plutôt que « voulant » ; selon l'habitude de Virgile, c'est un équivalent de *libentem, non inuitum* ; la traduction par le verbe

« vouloir » a entraîné une périphrase assez éloignée du texte. Au vers 423, *Ignipotens*, beau mot appartenant à la série des adjectifs ennianiques, est rendu par « l'Ignipotent », qui n'est pas une traduction et qui est de plus un mot laid : pourquoi pas « le Maître du feu »? Aux vers 411-412, les « longs écheveaux » sont inattendus : il s'agit de fileuses qui reçoivent le poids de laine, *penso*, tâche de la journée ; ce qui est long ici, *longo*, c'est la durée du travail ; cet adjectif explique la circonstance, *noctem addens operi*.

Les notes justificatives, comme toutes celles qu'appellent les nécessités de l'impression, sont fragmentaires et incomplètes. Mais elles ont le mérite, qui n'est pas petit au milieu des difficultés matérielles du travail, de s'attacher aux bons endroits et de mêler aux renseignements d'érudition de fines remarques littéraires. Pour ne pas contrevenir à la tradition des recensions, je ferais une légère réserve : pourquoi, après avoir signalé (p. 184, n. 2) le trait essentiel de la Camille de Virgile, un mélange de virilité et de grâce féminine, oublier de relever dans sa mort (p. 186, n. 2) la même réunion, plus réussie encore, de traits opposés qui caractérisent ce passage si populaire de Virgile?

A. Guillemin.

Collection des Classiques Garnier.

Moisson abondante et variée dans cette Collection, dont le fonds sera bientôt entièrement renouvelé.

Les dernières éditions nous ramènent des représentants de l'équipe que nous avons déjà souvent rencontrée ici : M. M. Rat avec l'*Abrégé de l'histoire romaine d'Eutrope* et un volume où l'on trouvera réunis, pour la première fois en France depuis Scaliger, les petits poèmes dits virgiliens : *Copa*, *Moretum*, *Ciris*, *Culex*, *Etna*, *Épigrammes*, *Priapées*, *Dirae*, *Élégies et inscriptions ;* M. H. Clouard avec les *Silves de Stace ;* M. M. Mignon avec un premier volume des *Tragédies de Sénèque* (*Hercule furieux*, *Troyennes*, *Médée*, *Hippolyte*, *Œdipe*) ; M. E. Chambry et M^me^ L. Thély-Chambry avec *Justin*, *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue-Pompée et Prologues de Trogue-Pompée* (2 volumes).

Je ne crois pas avoir encore relevé parmi les éditeurs de cette Collection les noms de M. P. Constant, qui nous donne en deux volumes les *Actions et paroles mémorables de Valère Maxime*, et de M. J. Chamonard, qui, ancien membre de l'École française d'Athènes, doit à sa connaissance approfondie des choses de la Grèce d'avoir pu pénétrer très avant dans l'interprétation de l'exotisme hellénique des *Métamorphoses d'Ovide* (deux volumes pourvus d'une assez abondante Introduction et de notes peut-être un peu trop exclusivement grecques).

Débordant de l'antiquité classique, la Collection nous offre en outre